L'iconographie emblématique de Jésus-Christ.

LE COQ — LE BASILIC (3ème partie et fin)

III. — LE COQ EMBLÈME DU CHRÉTIEN

Tout le monde connaît le sens du Coq emblématique qui accompagne l'image de saint Pierre ; il est établi, notamment, par deux passages du récit de la Passion de Jésus, dans l'Évangile de saint Matthieu[1], relatifs à la faute commise par cet apôtre dans la cour du grand prêtre Caïphe, quand il renia son Maître. Dès les premiers siècles, cet épisode fut assez souvent représenté sur les sarcophages, notamment en Italie, et la raison semble avoir été de prémunir les fidèles, par cet exemple, contre la présomption et contre le désespoir[2].

De nombreux écrivains sacrés ont fait aussi du Coq l'image des prédicateurs de la doctrine chrétienne, parce que sa voix est ardente et quelle porte loin. C'est ce qu'expliquait saint Eucher de Lyon au Ve siècle, qui ajoute que la parole du prédicateur doit être pleine de tact et d'opportunité ; car Job a proclamé l'intelligence du Coq : « Quis dedit gallo intelligentiam[3] ? ». Saint Grégoire commente ce passage biblique d'une manière analogue[4]. Guillaume Durand, évêque de Mende, au XIIIe siècle, fait aussi du Coq l'emblème des prédicateurs par une suite de considérations des plus compliquées et des moins satisfaisantes qui soient[5].

Enfin, d'après le vénérable Bède, VIIe siècle, le Coq fut aussi, en certaines écoles mystiques de son temps, l'image du Juste, « parce que, dit-il, dans la nuit de cette vie, le juste reçoit, par la foi, l'intelligence et la vertu qui le font crier vers Dieu, afin de hâter l'aurore du grand jour : *Emitte lucem tuam et veritatem tuam*[6] ».

Ne peut-on voir l'image de ces justes altérés de lumière et de vérité dans le décor d'un chapiteau roman du XIIe siècle où deux coqs boivent ensemble à la coupe sacrée[7]. En tous cas, l'idée de Bède qui présente le Juste, figuré par le Coq, comme recevant « dans la nuit de cette vie » des grâces particulières, semble un écho de l'opinion des Anciens qui prétendaient que les Coqs reçoivent avant le

---

[1] Saint Matthieu, *Évangile*, XIV, 30, et XVI, 68-75.
[2] Martigny, *Ouvrage cité*, p. 117 et p. 577.
[3] *Livre de Job*, XXVIII, 36.
[4] Saint Grégoire, *Lib. Moral*. III, in *Job*.
[5] Durand de Mende, *National des divins Offices*, liv. I, chap. I, 224.
[6] David, *Psaume*, XLIII.
[7] Collection lapidaire de M. Henri Aymard, à Loudun (Vienne).

jour, de la planète Mercure, des influences précieuses qui ne peuvent être recueillies que par eux[1].

IV. — LE COQ EMBLÈME DE LA VERTU DE LIBÉRALITÉ

Pour figurer la Libéralité qui donne, non seulement son superflu, mais encore ce qui lui est incontestablement utile, le Moyen-Âge a pris parfois l'image du Coq parce que cet oiseau, même aux heures où il mangerait avec plaisir, appelle sa famille pour lui donner libéralement la provende qu'il vient de découvrir.

L'une des miniatures du *Livre des Rondeaux*, écrit à la fin du XVe siècle, et qui fut à Louise de Savoie, fournit un exemple de ce symbolisme : la Libéralité s'y montre, dans la série des Vertus, personnifiée par une femme qui chevauche un coq et qui répand des monnaies d'or[2].

Je crois devoir noter ici que, si bien justifié que soit cet aspect symbolique du Coq, je n'ai vu nulle part qu'il ait été pris pour interpréter la libéralité du Christ envers l'humanité. Ce rôle est par ailleurs assuré par le Cerf, l'Abeille, l'Arbre à fruits, la Corne d'abondance, etc.

V. — LE COQ EMBLÈME DES VICES DE LUXURE ET DE COLÈRE

Aux significations élevées du Coq emblématique que nous venons d'examiner, s'opposent d'autres aspects symboliques moins honorables.

Dans le paganisme préchrétien, avec le dieu Zeus-Coq, le Velchanos-Coq, par exemple, le Coq était regardé comme l'un des emblèmes de la puissance virile et procréatrice : ses qualités naturelles de reproducteur qui sont un précieux don de Dieu, prêtèrent à ce symbolisme qui dériva très vite vers un caractère d'emblème de la lascivité. Nous en trouvons la preuve en certaines figurations obscènes de l'art antique, comme le Coq sculpté à Délos, qui porte une tête immonde[3], sujet reproduit du reste par l'art caricatural de la Rome païenne lequel a fourni le même sujet avec l'expression d'une intention nettement blasphématoire à l'endroit de Jésus, puisque l'inscription qui accompagne ce Coq monstrueux indique explicitement qu'il est « le Sauveur du Monde[4] ».

En Europe, le Moyen-Âge attribua au Coq cet autre caractère fâcheux de lui faire symboliser la Colère à cause des fréquents combats que les jeunes coqs se livrent.

Un superbe manuscrit[5] du XIVe siècle représente la Colère par une femme qui monte un irascible sanglier et qui porte un Coq sur son poing. Au-dessous de cette

---

[1] *Bibliothèque des Philosophes*, loc. cit.
[2] Cf. Comte Grimouard de Saint-Laurent, *Guide de l'Art Chrétien*, t. III, p. 477.
[3] P. Le Cour, *Lettre*, 24 sept. 1928.
[4] Cf. Dom H. Leclercq, *Dict. d'Archéol. Chrét.*, t. III, vol. II, col. 2887.
[5] *Bibliothèque Nationale*, n° 7011, 3, 3.

peinture, on lit ces mots : « *Ire ressemble a une femme chivauchant sur un sengler, portant en sa main un cok.* » (Fig. XII).

Fig. XII. — La Colère. Miniature d'un manuscrit du XIVe siècle.

Beaucoup plus anciennement, l'Orient avait adopté un symbolisme semblable, car les très anciennes théories lamaïques du Thibet « reconnaissent trois péchés » principaux : la colère, la luxure et l'orgueil. Dans les fameuses Roues de la Vie, ces trois « péchés » sont figurés par le coq, le porc, le serpent qui se tiennent par la queue et forment un cercle-moyeu autour duquel tourne la Roue de la Vie[1] ».

LE BASILIC

LE BASILIC ANTITHÈSE DU COQ EMBLÉMATIQUE

De même que le Coq tut souvent l'image du Sauveur, le Basilic fut celle de Satan, l'Adversaire, l'Anti-Christ, après avoir toujours été, dans les cultes préchrétiens, l'emblème de l'Esprit du Mal.

Ce mythe, dans l'iconographie chrétienne, comporte un corps de coq finissant en forme de saurien ou de serpent, à la manière du Caladre qui exprime un symbolisme tout différent. Le Basilic est trop souvent représenté dans l'art chrétien du Moyen-Âge pour que nous ne nous arrêtions pas ici devant son image monstrueuse et devant sa légende.

Le Basilic dans la nature. — Les naturalistes, à la suite de Linné[2], ont donné le nom de *basilics* à plusieurs espèces de sauriens moyens vivant principalement en

[1] J. Marquès-Rivière, *Un texte tantrique thibétain*, dans *Le Voile d'Isis*, t. XXXV, n° 126, p. 431.
[2] J. Trousset, *Nouv. Dict. Encycl*. t. I, p. 432, col. II.

Amérique et complètement étrangers, naturellement, au *Basilic* fabuleux des Anciens qui ont désigné sous le nom de *basilikos* « le royal », un serpent dont la tête est pourvue d'un rang d'écailles disposé en forme de couronne.

Le savant jésuite Ch. Cahier pense que ce basilic historique est l'*Urœus* des Égyptiens, la vipère Hajé[1], dont l'image sacrée gardait à la fois le disque d'or du soleil et le front couronné du pharaon. Horapollon, qui écrivit au IVe siècle de notre ère, est du même avis[2].

Sur une lampe romaine de la même époque, le Christ est représenté debout sur les bêtes maudites, et le basilic figure parmi elles sous la même forme que l'aspic vipérin[3].

Et cela répond à la théorie de Pline qui décrit le basilic de Cyrénaïque comme un serpent de petite taille portant sur la tête une tache blanche en forme de diadème. Le vieil auteur assure que l'haleine du Basilic fait périr les arbrisseaux, brûle les herbes et brise les pierres, le cavalier qui le tue d'un coup de lance meurt ainsi que son cheval parce que le venin du reptile remonte le long de la hampe de l'arme… et Pline ajoute : « Et cependant, ce monstre redoutable — on en a fait souvent l'épreuve pour des rois désireux d'en voir le cadavre — ne résiste pas aux belettes ; ainsi le veut la nature : rien n'est sans contrepoids[4] ».

Au XVIe siècle, Ambroise Paré s'est arrêté au type purement serpentiforme quand il a voulu représenter le basilic non légendaire par l'image d'un serpent couronné d'une crête à plusieurs pointes et dont la gueule darde une langue de forme de fer de flèche[5].

Plus en accord avec les naturalistes modernes, un ivoire du Vatican, antérieur au XIIIe siècle, représente le Basilic biblique comme un petit saurien[6].

Le Basilic chez les Anciens. — Dès le temps de David, le Basilic était regardé comme l'un des quatre monstres, image de la puissance infernale : l'Aspic, le Basilic, le Lion et le Dragon, que le Christ futur devait triomphalement fouler aux pieds : « *super aspidem et basilicum ambulabis, et conculcabis leisnem et draconem* », dit le psaume[7].

Isaïe est plus explicite encore : Dans les premiers chapitres de sa prophétie il annonce deux avènements mystérieux : l'un est celui du Christ béni, seigneur et principe de tout bien :

---

[1] Voir Ch. Cahier, in *Mélanges d'Archéologie*, t. II, p. 215.
[2] Horapollon, *Hiéroglyphica*, I, I, et II, 60.
[3] *Bull. di arch. crist.* ; op. *Dict. d'Archéol. Chrét.* fasc. 84, t. VIII, part. I, col. 1173-1174, fig. n° 8.
[4] Pline, *Hist. Nat.* liv. VIII, XXIV.
[5] Voir Ambroise Paré, *Œuvres*, livre XVI, *Des Venins*, éd. du XVIe siècle, p. 769.
[6] Cf. Grimouard de Saint-Laurent, *Guide de l'art chrét*. t. II, p. 444, fig. 55.
[7] David, *Psaume*, XCI (Vulg.), 13.

« Un rameau sortira du tronc de Jessé,
Et de ses racines croîtra un rejeton
Sur qui reposera l'Esprit de Yahweh[1] ».

Son règne sera celui de la justice et de la bonté.

L'autre avènement est celui de l'Antéchrist maudit, seigneur de tout mal :

« De la race du serpent naîtra le Basilic,
Elle enfantera le dragon volant[2] ».

Chez les peuples païens du bassin de la Méditerranée orientale, le Basilic n'avait pas meilleure réputation : certains d'entre eux, nous dit Piérius, le faisaient naître d'un œuf formé dans le corps d'un très vieil ibis, du venin concentré de tous les serpents dévorés par cet oiseau, durant son existence[3].

Pline résume ainsi les légendes grecques et romaines relatives au Basilic : « Quand au Basilic, que fuient les serpents eux-mêmes, qui tue par sa seule odeur, et qui, dit-on, donne la mort par son seul regard, son sang a été merveilleusement célébré par les mages ; il se fige comme la poix dont il a la couleur ; délayé, il devient plus rouge que le cinabre. Ils lui attribuent encore le pouvoir de faire réussir l'homme près des puissances dans les demandes, près des dieux dans les prières, de guérir les maladies et de prévenir les maléfices. Certains l'appellent sang de Saturne[4] ».

En Assyrie, le dieu de la guerre, Nergal, mythe plus farouche que l'Arès grec et que le Mars romain, étaient représenté par un coq plus ou moins dragonné qu'Éliphas Lévi a figuré[5], sans dire de quelle pièce ancienne il s'autorisait, comme un Basilic médiéval, coq et serpent (Fig. XIII).

Fig. XIII. — L'image Kabbalistique de Nergal, d'après É. Lévi.

[1] Isaïe, *Prophétie*, XI, 1 et 2.
[2] *Ibid*., XVI, 29.
[3] Cf. Buffon, *Œuvres complètes*, éd. Duménil (1835), t. IX, III, p. 203 ; et aussi C. Hippeau, *Le Bestiaire divin de Guillaume de Normandie*, p. 120.
[4] Pline, *Hist. Natur*. XXIX, 19.
[5] Eliphas Lévi, *Les Mystères de la Kabbale*, p. 57.

Le Basilic dans le symbolisme chrétien. L'Emblématique chrétienne a utilisé toutes les fictions païennes relatives au Basilic pour faire de lui l'image de l'Esprit du Mal, et les auteurs des « Bestiaires » et des ouvrages similaires, au Moyen-Âge, ont ajouté encore aux données antiques.

Le dominicain Vincent de Beauvais, qui écrivit sous le règne de saint Louis, les résume ainsi :

« On assure que le coq, étant devenu très vieux, pond un œuf, de lui-même (« facit ovum ex se »), et que de cet œuf merveilleux, le Basilic est engendré moyennant certaines conditions. L'œuf ayant été déposé dans un tas de fumier et fécondé par la chaleur de ce milieu, il en sort, après un très long temps, un petit animal qui grandit peu à peu, tel absolument que les jeunes canards. Cet animal a une queue comme la vipère, et le reste du corps comme un coq. Quelques auteurs prétendent que cet œuf n'a point de coquille, mais une sorte de peau si dure que les plus violents efforts ne la peuvent déchirer. D'autres disent qu'une vipère et un hibou couvent cet œuf, mais cela ne semble pas certain. Les écrits des Anciens se bornent à affirmer qu'il existe une sorte de Basilic qui est engendré de l'œuf d'un vieux coq[1] ».

Au chapitre des Œufs des Oiseaux, nous aurons à reparler plus longuement de cet œuf étrange qui, dans nos campagnes, est appelé « le coquatrix », la « cocatrie », l'« œuf du coqbasile », etc.

Le Florentin Brunetto Latini, contemporain de Vincent de Beauvais, ajoute un détail que ce dernier ne mentionne pas : c'est que le Basilic lance, par ses yeux, des efflorescences si puissamment terribles de son venin intérieur, qu'il tue de son seul regard les hommes et les bêtes quand il les peut fixer avant qu'ils l'aient eux-mêmes aperçu[2].

Certains artistes du Moyen-Âge ont voulu souligner ce caractère de malignité foudroyante attribuée par leur temps au regard de Basilic, en le représentant avec les organes visuels au bout de sa queue qui, parfois, se termine en forme de tête de serpent ; c'est dire qu'il aurait pu, ainsi constitué, voir, et lancer la mort, devant et derrière lui. Un chapiteau roman de la cathédrale du Mans, fournit un exemple sculpté de ce symbolisme hyperbolique[3].

Le Basilic, mi-coq, mi-serpent (Fig. XIV), figure non seulement dans la sculpture des grandes cathédrales comme celles du Mans, d'Amiens[4], de Sens[5], de

---

[1] Vincent de Beauvais, *Speculum Natural*. lib. XX.
[2] Cf. Brunetto Latini, *Trésor de toutes choses*, (Ms. Bibl. Nation. fonds français, n° 7068, f° 44).
[3] Voir A. de Caumont, *Abécédaire archéologique*, p. 162, et par ailleurs, p. 267.
[4] Voir É. Mâle, *L'art religieux du XIIIe siècle en France*, p. 61.
[5] *Ibid*. p. 74.

Poitiers[1] (Fig. XV), ou des abbatiales comme celle de Vézelay (Fig. XVI), mais encore en de très nombreuses églises rurales, tant le symbolisme du Basilic fut jadis populaire. La petite église campagnarde de Claunay, près Loudun (Vienne) possède un chapiteau roman décoré de l'image d'un chevalier à pied qui frappe de son épée un Basilic casqué du grand heaume des chevaliers de Bouvines. C'est la lutte, si souvent représentée de multiples façons entre le Bien et le Mal, et l'on y peut voir le Christ combattant Satan. Mais la légende locale, sans souci d'un anachronisme flagrant, veut y voir l'image du chevalier Huguet Frettard, seigneur de Claunay, qui, en 1350, chassa de Loudun les Anglais, lesquels, depuis trois mois assiégeaient vainement l'imprenable forteresse de cette ville. Comme il rentrait en son manoir de Turzay en Claunay, dit la légende, il entra dans l'église pour y remercier Dieu, et voilà qu'en sortant du saint lieu il trouva, près de la porte, Satan qui, sous la forme du Basilic armé, lui barrait le passage.

Fig. XIV. — Image médiévale du Basilic, d'après Crespet, *Bulletin Monumental*, t. XI, (1856), p. 163.

Fig. XV. — Le Basilic, sculpture des salles de la Cathédrale de Poitiers (XIIIe siècle).

[1] Cf. Élisa Maillard, *Les sculptures de la Cathédrale de Poitiers*, p. 150 et pl. XLIII.

Fig. XVI. — Basilic, sculpture de l'église abbatiale de Vézelay (XIIe siècle).

Un combat terrible s'engagea, qui dura jusqu'au matin, et durant lequel le chevalier Frettard força le monstre à reculer, pas à pas, jusque dans la cour de sa maison de Coulaines-en-Mouterre, à trois lieux de là. Ils y furent au moment précis où l'un des coqs de ce domaine salua de sa voix retentissante la fine pointe de l'aube.

À ce signal, le Basilic, lâchant pied tout à fait, se précipita furieusement dans le puits de Coulaines. Tous les dix ans seulement il est donné au monstre de pouvoir remonter, la nuit, pour quelques brefs instants, jusqu'à la margelle du puits.

On voit que, même détournées de leurs sens mystiques par l'imagination populaire, les fables qui se sont attachées au Coq satanique, dans les profondes campagnes de France, restent dans les grandes lignes du thème antique et des auteurs religieux du Moyen-Âge. Et si je me suis attardé à la légende de Claunay, c'est qu'elle présente bien à la fois le caractère satanique du Basilic populaire, et celui d'épouvantail à l'encontre des démons et des monstres nocturnes attribués par un traditionnisme multimillénaire à la voix du Coq de l'aube.

Le Basilic fut aussi parfois l'emblème du chrétien perverti que rien n'arrête plus. C'est sans doute ce que représente le chapiteau de la cathédrale du Mans où deux Basilics, selon le mot de saint Paul, boivent au calice « leur propre condamnation ». Et cette allégorie, qui évoque la communion sacrilège, s'oppose au sujet du chapiteau de la collection Henri Aymard dont il est parlé plus haut, où deux coqs s'abreuvent à la coupe de vie.

Orly (Seine).

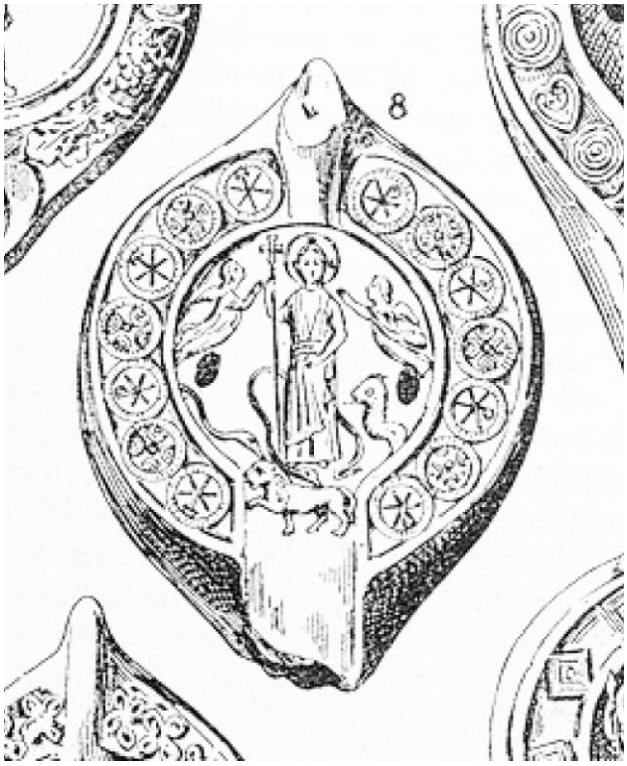
L. CHARBONNEAU-LASSAY.

DOCUMENTATION ANNEXE.

P. 4, note 3 : « *LE BASILIC ANTITHÈSE DU COQ EMBLÉMATIQUE* ».

Dom Henri Leclercq, *Dictionnaire d'Archéologie Chrétienne et de liturgie*, fasc. LXXXIV, t. VIII, 1ère partie, in *Lampes*, pl. p. 1173, fig. 6678, n° 8.

Lampe romaine



P. 4, note 6 : « *LE BASILIC ANTITHÈSE DU COQ EMBLÉMATIQUE* ».

Henri Grimoüard de Saint-Laurent, *Guide de l'Art Chrétien*, t. II, p. 444, fig. 55.

Christ foulant aux pieds le lion et le dragon (Ivoire du Vatican).